

l'entraînait invinciblement vers les gens et les choses de l'armée. C'est pour plaire aux soldats, en satisfaisant leurs rancunes contre l'ancien premier ministre, qu'il prit sur lui d'assassiner Tisza, avec le même zèle qu'il célébrait Bohm Ermoli. Ce crime lui avait valu une sorte de prestige ignoble ; et le gouvernement de Karolyi lui témoignait à la fois de la reconnaissance et du dégoût pour l'avoir délivré de son plus redoutable adversaire.

* * *

Quinze jours après l'affaire manquée de la caserne Marie-Thérèse, Bela Kun remporta son premier grand succès dans le centre minier de Salgotaryan, à la lisière des Karpathes, où il avait des parents. La population ouvrière, excitée par ses harangues, pilla la ville pendant trois jours. De retour à Budapest, il entraîne sa petite troupe de sans-travail et de démobilisés à l'assaut des imprimeries de deux journaux bourgeois. Ici encore, succès complet : toutes les machines sont cassées.

Karolyi demanda alors au chef de la mission militaire de faire venir à Budapest quelques régiments français, pour maintenir l'ordre dans la ville. Le lieutenant-colonel Vix, qui avait reçu récemment une pierre dans sa voiture, lui répondit en l'invitant à arrêter Bela Kun.

— Rendez-nous le service de l'arrêter vous-même, répliqua le comte Karolyi.

A quoi le colonel objecta qu'il n'était pas chargé de la police de la ville. Mais à quelques jours de là, l'occasion s'offrit au président de la République hongroise de faire l'acte d'énergie devant lequel il hésitait.

Au sortir d'une de leurs réunions, les sans-travail s'étant portés à l'attaque de la *Nepszava*, l'organe des social-démocrates, il fit marcher la police, avec l'appui de Garami, ministre du Commerce et directeur du journal. Ce fut un vrai combat. Huit agents tués, d'autres blessés. Bela Kun eut beau protester qu'il n'était pour rien dans la bagarre, et que toute la responsabilité en retombait sur le chef du Syndicat des sans-travail, il n'en fut pas moins emprisonné, et si rudement passé à tabac par les agents de police désireux de venger leurs camarades, qu'on dut le mener à l'hôpital.

Le lendemain, plusieurs milliers d'ouvriers, portant à leurs chapeaux et sur leurs bannières

corporatives des numéros du journal outragé, organisèrent une manifestation en masse contre les communistes, qu'ils traitaient de déments et de voyous irresponsables. Mais dans la presse israélite on représentait Bela Kun comme un martyr, un nouveau Christ ; et au gouvernement même, deux ministres juifs bolchevistes prenaient énergiquement la défense de leur coreligionnaire brutalisé par la police. Ainsi, voit-on, tous les jours, sur la frontière galicienne, un Juif de Hongrie, apercevant entre les mains des gendarmes quelqu'un de ses frères de Pologne arrivé sans papiers, voler à son secours et le tirer d'affaire avec ce pieux mensonge :

— Je le connais, c'est mon parent, c'est mon hôte. Lâchez-le, je le recevrai chez moi.

L'un de ces ministres bolchevistes était le ministre de la Guerre, Guillaume Bohm, ancien représentant d'une fabrique de machines à coudre et l'un des principaux chefs du Syndicat des métallurgistes : l'autre, Sigismond Kunfi, ministre de l'Instruction publique. Le docteur Sigismond Kunfi, de son vrai nom Kunstadter, avait adjuré le judaïsme pour la religion protestante, plus propre à favoriser sa carrière universitaire. Il enseigna quelques années au lycée de Temesvar ; mais ayant adhéré au parti socialiste, il fut mis en demeure par le comte Apponyi, ministre de l'Instruction publique, de choisir entre l'Université et ses idées politiques. Avec éclat, il donna sa démission, et vint à Budapest grossir le nombre des journalistes juifs qui pullulent dans la ville. Sa culture et son esprit l'élevaient fort au-dessus de ce médiocre milieu. Mais la crainte malade de paraître enlisé dans les petites opinions bourgeoises où il avait été élevé le poussait vers les opinions extrêmes. La seule pensée de se sentir en arrière d'un homme ou d'une idée lui était insupportable, et ses yeux qui louchaient dans une figure qui d'ailleurs ne manquait pas de finesse, semblaient toujours épier de deux côtés à la fois si quelqu'un ou quelque chose ne l'avait pas dépassé. Avec cela très jouisseur, et de tous les ministres celui qui se carrait dans son automobile avec le plus de fatuité désinvolte.

Bohm et Kunfi allèrent dans la maison d'arrêt visiter Bela Kun et les autres chefs communistes incarcérés, Laszlo, Korvin-Klein, Rabinovitz, etc., Israélites, eux aussi. Ils firent